

Editions Mon Mot à Dire

<https://2madmonmotadire.jimdofree.com/b-watch/>

Dépôt légal 9782958543808

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou ses ayants droits ou ayants causes est illicite (article L 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L352-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

 - WATCH

Les cendres de
la résistance

RAISSA KOUADIO

On ne peut pas peindre du blanc sur du blanc,

du noir sur du noir.

Chacun a besoin de l'autre pour se révéler.

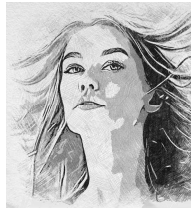
(proverbe africain)



ROLOGUE I

2055

Promenons-nous dans les bois



Courir, détalier, fuir. Enveloppée dans l'opacité de la nuit, je traverse cette armée d'arbres immobiles. Mes chevilles s'enroulent sur les pierres sans pour autant entraver ma progression. Et si mes entrailles me dictent le caractère vital de ma fuite, mon cœur, lui, s'active au diapason de ma terreur.

Comment ai-je atterri ici ? Une question qui ne peut rivaliser face à celle qui me hante. « *Y suis-je seule ?* » Comme réponse, un silence de mort.

La lune, diaboliquement rouge, se fraie un passage entre les branches squelettiques. Sa vaporeuse lueur m'exhibe sournoisement un sol jonché de crânes. Enfouis dans cette vallée de la mort, leur minuscule taille trahit une insoutenable appartenance. Ce tapis macabre s'étale à perte de vue.

Secoué par l'effroi, mon corps s'écroule et un cri caverneux s'échappe de mon ventre. Son écho retentit à m'en brûler les oreilles, et le bourdonnement douloureux de ma cheville fracturée électrise toute ma jambe.

C'est alors qu'une silhouette, attirée par mes hurlements, les interrompt. Son ombre flotte vers moi et anesthésie progressivement mes fonctions vitales. Je suis paralysée. Eclairée par la complicité des rayons célestes, l'aura funeste se rapproche, elle ronronne. Acculée, elle frôle mes pieds dans une proximité qui révélera son visage d'une seconde à l'autre. Il ne fait aucun doute qu'une fois son identité dévoilée, je rejoindrai les os mêlés de ce bois.

Je ne peux m'empêcher de fredonner, Grand-père, Nany, me voilà.

Le soulagement laisse place à la torpeur. Mes yeux s'écarquillent face au noir le plus complet et la voix bougonne de Billie me rappelle sa lassitude.

— Tu ne peux pas prendre de la beuh comme tout le monde ? J'aimerais profiter ne serait-ce que d'une nuit complète. On a du boulot ce matin.

Ce n'était qu'un rêve. Un terrible rêve. Rien de plus. Des rêves qui ont commencé avec cette maudite montre. J'ai besoin d'un verre d'eau. Je jette mon drap au fond du lit et bascule sur le côté pour le quitter. Mes jambes et mes pieds, couverts de terre fraîche, me ravissent. Qu'ai-je fait ? Un lointain murmure, porté par le vent, me livre un début de réponse.

« Méfie-toi du réel comme de la vérité. »

 **ROLOGUE II**

2055

Promenez-vous dans les bois

L'intensité de ses forces s'amenuise. Comment l'expliquer ? Ses ressources sont si abondantes qu'elles frôlent l'indigestion ? Alors pour quelle raison son temps d'action s'effiloche ? Son heure serait-elle venue ? Son instinct lui souffle autre chose. Une autre guerre, un combat intérieur avec son alter ego. Une lutte déjà perdue face à l'unique inconnue de l'équation. Faut-il redoubler d'effort ? Se renforcer à l'extrême pour éviter cette lente agonie ? Absorber plus de vies pour ranimer la sienne ? Il aurait dû lui expliquer. Lui dire pourquoi sa liberté se limite aux fuseaux nocturnes. Et pourquoi ses souvenirs disparaissent une fois la chasse terminée.

Mais le code est le code. Il ne l'a pas créé pour réfléchir. Il l'a créé pour tuer.

Bjorg, du haut de ses six printemps est aussi beau que les personnages imprimés sur les boites de chocolat. Ce petit allemand en cours de téléchargement, arbore de sublimes yeux bleus en amande, que couvre une épaisse masse blonde. Que rajouter de plus hormis qu'il est heureux. Sa maman est douce et son papa super fort aux jeux vidéo. Même s'ils travaillent beaucoup tous les deux, Bjorg a la chance de passer beaucoup de temps avec eux. Pas comme ses camarades de l'école qui ne voient jamais les leurs, confisqués par une B-WATCH à laquelle ils sont connectés du matin au soir. Il a du mal à les comprendre même si c'est vrai que ça doit être cool d'avoir beaucoup de *syns* pour acheter l'imprimante 3D qui fabrique tous les jouets. Lui doit attendre Noël, son anniversaire ou une bonne note pour avoir des cadeaux. D'ailleurs, il se demande bien ce que ces objets deviennent ? Est-ce qu'ils ont creusé un puit au fond du jardin pour les entasser ?

Parfois, il se dit qu'il les récupérerait bien, mais ils vont croire qu'il est pauvre. Pas question qu'ils pensent que papa et maman sont bêtes. Ah ça sûrement pas !

Pour autant, à la maison il est le seul à porter la montre. Il sait que c'est un privilège. Il sait aussi que ses parents sont des gens bien, alors pourquoi ils n'ont pas le droit d'avoir une montre ? Il ne sait pas du tout comment ils font pour dormir et pour rêver ? Que devient toute leur énergie ? Maman dit toujours de ne pas s'inquiéter et de ne pas s'occuper de ça. Pourtant, elle dit aussi d'être curieux, d'apprendre le monde pour réussir sa vie et ne pas finir comme eux. C'est nul. Il veut finir comme eux. Enfin non il ne veut pas *finir*, ce mot est moche. Il veut être comme eux. Que sa chérie soit comme sa maman et qu'ils aient un petit Bjorg et qu'ils vivent tous les cinq dans la maison pour toujours.

Sa copine s'appelle Naëla. Il la voit tous les mercredis au jardin d'enfants. Ils ne sortent pas souvent de chez eux, mais quand papa est à la maison ils se baladent tous les trois. Sa maman trouve que c'est moins risqué et répète toujours « *au moins, ils ne nous sépareront pas* ». Lui non plus ne veut pas être séparé. Heureusement, personne ne sépare les familles, ça il en est sûr, il l'a demandé plusieurs fois à la B-WATCH.

Ce mercredi est génial ! Naëla est gentille, elle me colle, j'aime bien ça. Peut-être qu'elle va me faire un bisou comme dans les contes de fée que maman me lit le soir avant de dormir. Je lance un œil complice à maman qui ne me voit pas. Elle est bizarre. Elle chuchote à l'oreille de papa, je crois qu'elle veut partir. Papa regarde sévèrement le père de Naëla. D'habitude c'est toujours sa mère qui l'amène au parc. Elle doit être malade aujourd'hui. Peut-être que c'est pour ça que maman s'inquiète. Maman s'inquiète toujours. D'ailleurs papa lui dit souvent « *Kim, tu t'inquiètes trop* ». Je n'aime pas trop le papa de Naëla, derrière sa grosse moustache, aucun sourire. Moi je lui prêterai mon papa à Naëla quand on sera grand, elle sera contente. Moi non plus je n'aimerais pas avoir un papa avec une moustache noire et des gros sourcils énervés. Il n'arrête pas de regarder papa et maman.

A trop réfléchir aux histoires des grands j'ai complètement oublié Naëla. Elle se rapproche de moi et me fait un bisou rieur sur la joue. C'est le plus beau jour de ma vie. Je voudrais courir vers maman pour lui annoncer mais le papa de Naëla est furieux. Il se dirige vers moi, ses sourcils mangent ses yeux noirs. Arrivé à ma hauteur il me pousse fort, loin de sa fille et ma tête cogne le toboggan. Ce qui me fait le plus mal, c'est quand il attrape le bras de Naëla pour lui essuyer la bouche en hurlant.

— Tu es folle ou quoi ? Tu veux tomber malade ! Ta mère est tellement conne ! Te laisser jouer avec des Pauvres ! On devrait leur interdire les lieux publics, c'est intolérable ! Ils se glissent partout mais si vous croyez que je ne vous flaire pas à des kilomètres.

Il crache au pied de mon père.

— Sale race, rentrez chez vous.

Assommés par la violence des mots, un malaise règne au milieu des tourniquets et des balançoires. Même les plus petits n'osent pas ronchonner. Bjorg a envie de pleurer. Il devine qu'il ne reverra plus la belle Naëla. Ce n'est pas juste. Lui qui a toujours été gentil avec elle, toujours poli avec sa maman et toujours si propre. C'est vrai que parfois, il a fait croire à sa maman qu'il s'était brossé les dents, mais jamais quand il va au parc. Parents et enfants les dévisagent. Ce n'est pourtant pas eux qui ont perturbé la joie de cette récréation. Pourquoi ont-ils tous l'air d'accord avec cet affreux monsieur ? Il lit leur dégoût et entend leurs viles messes basses. Il n'est pas très grand, pourtant il sait que ces gens ne sont pas aussi bons que sa maman et son papa. Il l'a toujours vu. Ils sont là, assis sur les bancs parce que la loi les y oblige. Le nez dans leur B-WATCH, les yeux mi-clos, c'est à peine s'ils se rappellent le prénom de leurs gosses. Le minuteur bien calé, pour ne pas rester une seconde de trop, et ce, quelques soient les supplications de leur progéniture. Il se rappelle la fois où Naëla s'était fait mal en tombant du manège. Son père se goinfrait de pickles gratinés au fromage et rigolait grassement avec un hologramme à peine masqué, très peu vêtu. Des fautes d'orthographe et des jurons plein la bouche il n'avait pas bougé le petit doigt. Sa mère avait dû

intervenir et se servir de la montre de la petite pour activer la régénération cellulaire. Elle avait raccompagné, dans la plus grande indifférence, la jeune blessée aux côtés du grossier géniteur. Naëla ne lui avait rien dit. Bjorg sait aujourd'hui pourquoi. Il court en pleurant vers sa maman.

— Pourquoi on n'est pas comme eux ? Pourquoi ils ne nous aiment pas ?

La question mouille les yeux de sa maman qui le couvre de tendres baisers. Elle a peur et son père aussi.

— C'est l'heure de rentrer mon poussin.

A la maison, branle-bas de combat. Les valises sont faites. Nous partons dès demain chez mamie-chouquette en *S-Plane*¹. Je ne reverrai jamais Naëla.

Alors que cette idée me pique les yeux, j'entends gratter à ma fenêtre. Ce pourrait-il que ce soit elle qui, comme dans les films, vienne s'enfuir avec moi ?

Mes pieds nus bondissent du lit et courent à travers mes jouets. Personne. J'entends qu'on fredonne une comptine. Je la connais par cœur, c'est *Promenons-nous dans les bois*. Sûr que c'est Naëla ! Sensas, un code pour se retrouver en secret ! J'ouvre les volets sur une nuit trop sombre. Je sens le vent dans mes cheveux mal coiffés, quand une silhouette drapée de noir me projette violemment sur mon lit. Je veux bouger. Je n'y arrive pas. Je veux crier. Je n'y arrive pas. Je veux mon papa. Je veux ma maman. Mes larmes coulent sur mon oreiller.

— Ce sera rapide petit Bjorg. J'aime quand c'est douloureux, mais toi, c'est un service que je te rends. Tu vas quitter un monde qui n'est pas fait pour toi. Ainsi, je t'épargne de longues décennies de rejet. Dors petit Bjorg.

Alors que le souffle du jeune enfant s'éteint, ne reste dans l'air que les dernières notes ronronnées : « *Il nous mangera !* »

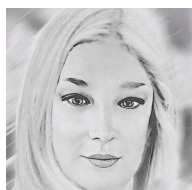
¹ Avions, sans chauffeur, fonctionnant sur le même principe que les S-cars. Le plan de vol est optimisé selon les souhaits de destinations de chaque passager grâce à la centralisation des informations et à leur traitement par l'Intelligence Artificielle (IA).

ARTIE I

POUR J-10

1

Dans la lumière de B



« Tu es ma lumière, tu es mon nom, réveille-toi. Tu es ma lumière, tu es mon nom, réveille-toi. Tu es ma lumière, tu es mon nom, réveille-toi. Tu es ma lumière, tu es mon nom, réveille-toi. »

Ces incantations viscérales attirent Grâce vers les catacombes. Sous cette pénombre, la pâleur de sa peau raffinée empêche de déterminer son âge. Une figure d'innocence qui contraste avec son assurance exacerbée. La belle a hérité d'une sagesse qui force l'admiration autant que la crainte. Les plus avisés savent que la méfiance est saine face à cette intransigente amazone. De ses yeux bleus malicieux, l'épouse de Belzébuth asservit nombre de fidèles, captivés par la sensualité de sa voix rayée.

Parée d'une cape de velours rouge sang, la sulfureuse sirène glisse le long des marches de pierres froides. Le claquement de ses talons transporte les cantiques vers une plus grande ferveur. Et la lueur d'une centaine de bougies guide la prêtresse dans un vide grenier ésotérique où se côtoient grimoires, crânes, statuettes et autres symboles occultes.

Sous une déroutante unicité de capes noires, une douzaine de sorcières s'épuisent dans d'éprouvants rituels autour de la source morbide, à l'affût d'un signe de la créature. La prophétie est sans équivoque : sans B, l'ordre de l'Olympe est condamné. Pire, si des griffes mal intentionnées se refermaient sur B, alors une menace apocalyptique, cent fois plus dévastatrice que mille bombes nucléaires, s'abattrait sur terre.

Par chance, la secte de son frère a créé, malgré lui, une diversion suffisante pour canaliser les appétits sanguinaires de tous

ces Puissants avides de domination. Une barrière qui viendra renforcer quelques temps, les sortilèges, les sacrifices sataniques et autres supposées forces surnaturelles qu'elle met ardemment en œuvre pour les tenir éloignés. Des subterfuges précaires qui n'évinceront pas la seule promesse capable de les dompter : l'immortalité. Son père ne lui a laissé qu'un seul indice : B. Seulement B est introuvable depuis des semaines. Et sans B, elle se sait vulnérable.

Assassinat médiatique



En terrasse, au-dessus d'un Montmartre drapé de son manteau neigeux, Amir contemple les paysages de carte postale oubliés. Ils ressassent les habitudes d'un autre temps, celui des gens qui aimaient partager leur café et les ragots à l'ombre d'un parasol. Des disparus qui n'ont laissé que leurs chaises vides comme compagnie au lieutenant qui sirote seul son arabica. La liberté circule dans ses veines tout comme le liquide brûlant le long de sa gorge lui insuffle l'énergie nécessaire pour affronter chaque journée. Ces derniers temps plus que jamais.

Cette Joan MARX est une énigme. Personne ne recense autant de morts à ses côtés. Les rares enquêtes relèvent de vols de *syns*, de querelles de voisinage et d'interpellations de Réfractaires. Alors un meurtre... Bien sûr, l'affaire est classée. Bien sûr, un Pauvre a écopé de la sentence suprême pour avoir ôté la vie à une Dormeuse. Et bien sûr, la peine a été exécutée avant même qu'il ne puisse l'interroger. Un crime non résolu fait mauvaise presse. Il attise les doutes et les inquiétudes, terreaux des instincts complotistes. Rassurer la population est la priorité. Rien ne doit perturber ces esprits dociles programmés pour dormir et consommer.

Cette affaire éclaire les rouages du système. Amir réalise que le contester c'est le quitter. Prudent, il a repris son rôle de bleu et l'ennui qui va avec. Encouragé par un Alfred plus complice que jamais. Ce qui renforce sa conviction que l'homme de loi couvre les arrières de sa protégée. Qui est-elle pour avoir des amis si haut placés ?

Piégé dans cette mascarade, Amir a joué le jeu quelque temps, il peut le jurer. Il a réellement apprécié la simplicité de son quotidien. Mais à chaque réveil, son instinct chantait de plus en

plus fort des airs de justice pour Katy ORTEGA. Un instinct qui l'a rattrapé et poussé vers une enquête souterraine venue renforcer sa conviction : Joan est liée à la mort de Katy. Comme un signe du destin, ou la confirmation que Big Brother les surveille, les infos relayées sur sa B-WATCH relatent la descente aux enfers de la prometteuse journaliste. Bien qu'il exècre le racolage de ces émissions, Amir tend l'oreille. Les mots sont soigneusement choisis pour percuter.

« ... de toute évidence elle a perdu les pédales pour des raisons personnelles. Le deuil de ses grands-parents, son statut d'orpheline, ses relations amoureuses peu fréquentables, autant d'indices qui prouvaient la fragilité mentale de cette brillante reporter.

Quel a été le déclic ? La rupture avec Jack PRICE.

L'homme d'affaires renommé a fait peser sur elle le poids de ce nouveau statut de première dame. Ajoutez à cela, la perte brutale de son amie, vous comprenez sa fuite. Mentionnons que l'idée de l'hôtel venait de Joan MARX. Imaginez un peu son sentiment de culpabilité.

Tout cela ne cacherait-il pas des motivations plus sordides ? Jalousie, vengeance, trahison. Restez avec nous fidèles B-Watchers... »

Du pain béni pour ces charognards. Quoi de mieux qu'une idylle entre un richissime entrepreneur et une sublime meurtrière ? La convoitise inonde les publications de sa décadence. Beaucoup ont rêvé s'emparer du cœur de l'Apollon. Leur frustration s'est muée en jubilation lorsque leur rupture a fracassé les réseaux. Nul ne s'étonne du parcours incohérent de la respectable rédactrice, au contraire, son profil fascine. Lynchée par l'opinion publique, dans ce procès d'intention, aucun témoignage ne remet en cause l'intégrité du séduisant homme d'affaires. Leur admiration absolue barricade toute controverse qui tenterait de l'entacher.

« On lui donne le gros lot et elle fait la fine bouche ! Y'en a, elles se prennent pour qui, sérieux ? »

« Sûr ! »

« L'autre elle se croyait *so pimpée* qu'elle pensait pouvoir dire non à Jack PRICE ! »

« Il s'est peut-être vengé ? »

« En tuant sa pote ? Si c'est ça, bravo mec. C'est tout ce qu'elle méritait. Qu'elle y crève dans sa planque. »

« Elle se cache, ça prouve bien qu'elle est coupable. Pas besoin d'être Sherlock HOLMES pour le comprendre ! »

« Moi je vous parie que Jack ne l'a jamais aimée. C'était juste pour s'assurer qu'elle ne fasse pas de dégât. Il est trop intelligent pour tomber amoureux d'une folle ! »

« En tout cas s'il veut, moi je suis là ! Et je ne dirai jamais non à M. PRICE. Il pourra me demander tout ce qu'il veut. Quand on ne sait pas jouer on laisse la place aux autres ! »

« Si elle avait vraiment quelque chose contre Jack, elle l'aurait confié aux *MindEyes*², elle bossait pour eux. Pour moi, c'est juste une tarée en manque de reconnaissance. Elle a voulu faire parler d'elle »

« Ouais c'est une cinglée. Il paraît que sa copine lui aurait dit qu'elle avait eu tort de quitter Jack et qu'elle lui a tranché la gorge. »

« Vous racontez n'importe quoi ! C'est un ex-amant jaloux qui suivait Katy depuis des années qui est passé à l'acte. »

« Comment peut-il encore y avoir des fous non détectés par la B-WATCH ? Ça fait trop *flipper* sa mère sérieux. »

« *Pauvre gosse.* »

Cette remarque s'échappe spontanément des réflexions du fonctionnaire, qui regrette qu'à son âge il se surprenne à parler

² *MindEyes* : Mot valise qui regroupe les médias et autres relais d'information et de communication tels que les influenceurs, les publicistes et toutes les formes de communicants sociaux qui ont un accès légal aux moyens de diffusion proposés par la B-WATCH.

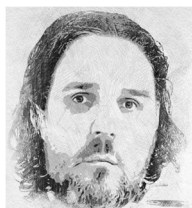
seul. Après tout, c'est vraiment une pauvre gosse. Orpheline, elle perd son jules, son boulot et sa meilleure amie la même semaine. Il le répète, pauvre gosse.

Une intuition se réveille. Amir retire ses lunettes qu'il frotte mécaniquement avant de les replacer consciencieusement. Si les PRICE étaient le dénominateur commun ? Et si quelqu'un tirait les ficelles de ces pantins civiques : *MindEyes*, commissariat et autres Penseurs ? Joan ne serait qu'une pièce défectueuse envoyée au recyclage ? On ne disparaît pas de la surface de la Terre sans la quitter. Où te caches-tu Joan ? Au fond d'un océan ?

JOUR J-2

3

L'invisible



Il n'a pas dormi. Ou alors, il s'en est à peine aperçu. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas une nuit de sommeil. Tourner, se retourner, plier les jambes, tendre les jambes, respirer, compter, boire du lait. Rien. Rappeler Derby, le robot à tout faire, reboire du lait, chaud cette fois, imaginer ses propriétés tranquilisantes. Toujours rien. Lancer quelques hologrammes de paysages apaisants caressés de suaves mélodies, divaguer au-dessus des nuages, sombrer lentement. On y est presque. Lâcher prise, oublier, rêver et se faire séquestrer par ces satanées mauvaises pensées. Revenir brutalement à la réalité. Se tourner sur le ventre, sur le dos, sur le côté, tête en bas, avec les draps, sans les draps. Le supplice dure de longues heures. Jusqu'au petit matin où, enfin, le voile épais de coton l'enlace chaudement, ralentit sa respiration, éteint ses neurones pour laisser place au calme, au vide, au rien. Barney se ressource mais ne le sait pas. C'est en ça que réside la perfection de ce moment. Quand on ne ressent plus, quand on quitte son corps, quand on perd le contrôle. La machine, autonome, s'active et se régénère dans la plus grande maîtrise.

Barney n'est nulle part, il ne pense plus, ne rêve plus, n'espère plus. Il pourrait savourer des heures cet état d'inconscience salvateur. Un répit bref qui ne semble durer que quelques secondes, extirpé sans sommation de cette exquise victoire contre l'insomnie. Maudit réveil.

Voilà pourquoi il est de mauvaise humeur chaque matin depuis des mois. Sa mère n'a de cesse de lui faire remarquer.

— On t'a fait quoi, le père et moi pour voir cette tronche tous les matins ?

Dans la cuisine lumineuse de ses parents flottent, trois cent soixante-cinq jours par an, les rythmes country de l'ancienne Amérique. S'y mêlent les voix exagérément enthousiastes d'hologrammes ventant

produits et applications réputées « sensationnelles ». Malgré des audiences mitigées, le petit-fils du téléshopping résiste au tsunami de la B-WATCH.

Barney s'installe machinalement à la table familiale, seul lieu de réunion quotidien. Les tabourets ovales accrochés autour se comptent par six, alors que ses deux frères et sa sœur ont déserté la demeure depuis une décennie. Ses parents pourraient les ranger. Rien de compliqué en soi. Ils s'encastrent dans le mobilier de *lanite*³ multifonction. N'en déplaise aux constructeurs, la planche à l'impeccable blancheur restera ainsi, prête à accueillir la fratrie. Et ce, jusqu'au dernier souffle de ses habitants, attachés plus que quiconque aux traditions. Ces mêmes traditions qui ont forgé sa vie et son caractère. Ces traditions qui enferment ce trentenaire, autonome financièrement, dans l'ancre de ses parents. Il le fait pour eux. Ou peut-être pour lui. C'est ainsi que ça marche et que ça filera encore un bon nombre d'années. Seule une demoiselle pourra l'extraire de ce cocon, une corde au cou, nouée au-dessus de celle déjà glissée par sa mère. Il n'a rien choisi, c'est ainsi et ça lui convient.

Leur appartement, comme ceux de la plupart des *Dreamers*, est calqué sur un modèle arrondi aérien et végétalisé. Ils ont été conçus par de brillants ingénieurs à la recherche du parfait équilibre entre nature, optimisation d'énergie et minimisation de l'empreinte technologique. Des millions de logements modernes préconstruits pour garantir un bonheur dessiné par des psychologues de renom. Accessibles à tous, ils constituent un droit fondamental vendu en kit à composer. Ces habitats, en bonheur préfabriqué, sont parqués dans des couloirs de navigation énergétique. Une sorte de ponts invisibles qui stockent et font circuler les énergies utiles à la cité. Construits dans les villes les plus prisées, un architecte néerlandais a eu l'idée de les suspendre dans les airs pour augmenter l'espace habitable. Ainsi, le ciel se reflète sur le *lanite* des capsules d'habitation qui réfléchissent sa lumière. Ces écohabitats, nourris de l'énergie solaire n'assombrissent jamais le décor qu'ils surplombent. Ils offrent, quel que soit le temps, l'illusion d'un ciel sans nuage.

³ Matière produite à partir d'extraits des sous-sols de Neptune, tel le diamant elle est inaltérable et connectée aux commandes de la B-WATCH.

Au sol, la symétrie des espaces harmonieux est drapée de lumière et les bruits de vie couverts de sons naturels. Pour « prendre l'air », la végétalisation, étudiée entre vert et eau, inspire la plénitude dans un univers ultra-sécurisé, dépollué de particules et d'attaques visuelles ou sonores. Quant aux immeubles délabrés, ils appartiennent au passé. Le *lanite*, modelable à l'infini, exerce sa fonction de renouveau. Un paradis offert aux *Dreamers* dociles, assez orgueilleux pour porter la conviction que ce dû récompense leur production sans nulle autre contrepartie.

Chez les SAUNDERS, se retrouve la même suréminence. La seule entorse s'entoure de fins cadres en bois. Ces photos de famille imprimées et figées s'exposent sans pudeur sur le mur. Exit l'élégance moderne des expositions éphémères servant à diffuser ses souvenirs sur le *lanite*. La B-WATCH a peut-être uniformisé le monde, réduit les différences, mais les racines creusent. Les leurs sont forgées dans la glaise marécageuse des terres sudistes américaines. Là où son grand-père, ancien *Redneck*⁴, suait au travail et sentait le fumier des longues heures trimées dans les champs, exécrant les noirs qui ne travaillaient plus. « *Pourquoi notre grande Amérique a accepté que ces bons à rien volent notre rêve américain ? Le Seigneur Tout Puissant les a envoyés sur cette Terre pour que l'Homme, dessiné à son image, s'élève. Qui leur a donné le droit de manifester et de scander ces conneries de « Black Lives Matter » ? À coups de fouet je vais leur réapprendre la révérence et le blues. Ils sont sur nos terres, nous sommes bien trop bons. Que le Ku Klux Klan me brûle tout ça comme à Tulsa. J'en connais un paquet qui se retournent dans leur tombe. Si ça continue, les cimetières se soulèveront, croyez-moi !* »

L'âme du grand-père plane dans cette maison. À l'instar de ces saules pleureurs de Louisiane, ses longues lianes envahissent chaque pièce, portant avec elles le souvenir des dimanches matin à l'église. Une mélancolie que ravive la maîtresse de maison de ses chants religieux.

⁴ *Nuque rouge* : terme péjoratif qui désigne des Américains blancs vivant en milieu campagnard. L'étymologie est discutée, la couleur rouge renvoie à plusieurs symboles : l'écharpe des immigrants écossais et irlandais, le bandana des mineurs grévistes ou les coups de soleil des agriculteurs travaillant dans les champs sudistes.

Avec eux, son esprit s'évade vers des paysages qui n'existent que dans sa tête. Le désert, ses serpents, sa chaleur étouffante et ses limonades trop sucrées qui désaltèrent les voisines noyées dans leurs histoires de rue. La plupart tournent autour de la fille du Big Jim qui ne sait pas garder sa minijupe sur ses grosses fesses. Allongée à l'arrière des cabriolets ou secouée dans les toilettes des restaurants, cette trainée décolorée soutire copieusement les largesses d'hommes mariés démodés. Quand elle y pense, Suzan sourit toujours et tripote sa croix. Le symbole de la vertu, la seule qui soit respectable. Ceux qui croient auront la vie éternelle, et la vieille, rien ne l'empêchera de croire.

— Plutôt crever la bouche ouverte que de renoncer à ma croix et à mes photos. Vous m'avez bien vue, c'est pas une montre qui me dira ce que j'ai le droit d'accrocher au mur. Ni un cul des villes qui viendra me dire comment décorer cette fichue bicoque.

Barney aurait préféré car, accroché au-dessus du frigo, trône la tête empaillée d'un cerf tué il y a trente ans par son cher mari Graham. Grâce à Dieu, personne ne visite leur temple.

C'est donc, face au cadavre du cervidé, que Barney déguste ses œufs cellulaires badigeonnés de ketchup. Une goutte sur la gauche, une en dessus, la fourchette qui commence par une bouchée sans tomate, une autre découpée avec le couteau et la fourchette, c'est tellement meilleur ainsi, avec un peu de blanc, un peu de sauce et du jaune dégoulinant. Son cerveau, endormi par le sommeil avorté, s'éveille à l'émulsion de ses papilles. Un rituel rodé depuis ses dix ans dont il ne se lassera jamais.

— T'es sourd l'aveugle ? On t'a fait quoi ?

Ce qu'ils ont fait ? Rien ! Il est là le problème ! Ses parents n'ont rien fait de leur vie. Ils se sont contentés de gérer les maigres allocations versées par l'état pour faire face aux obligations primaires. Pas de culture, pas de sport, pas de virée, pas de curiosité. Rien que le foot et les télé-réalités. Sûr qu'il ne ment pas quand il leur répond.

— Mais rien m'an, vous n'avez rien fait.

Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses lamentations. Elle ressasse une existence de regrets passifs, chargée de plaintes inaudibles à l'encontre de son mari infidèle ou de ses grilles de loto infructueuses.

Pour autant Suzan ne s'est jamais découragée. Ce serait un sport, elle serait athlète olympique.

Tant et si bien que son père, l'œil éteint sous son chapeau de cowboy, ne bronche pas. Il clope au-dessus de son assiette et frotte de temps en temps sa paume sur son crâne chauve. Il en profite, tant qu'elle s'en prend à son fils, elle n'est pas sur son dos. Ce matin il sera dispensé de l'écouter ruminer les *syms* qu'il gaspille dans le nettoyage de ses bronches, alors qu'il suffirait qu'il arrête de les dilapider dans de vieilles cigarettes électroniques.

— Alors pourquoi ? Pourquoi tu nous punis ? On n'est pas assez bien pour toi, le père et moi ? C'est ça ? On n'est pas comme ces Puissants que tu regardes à longueur de journée sur tes hologrammes ? Notre vie ne te passionne pas ? Mais eux... Eux, ils ne sont pas nés dans les bas-fonds réservés aux immigrés. Eux, ils ont reçu une bonne éducation, des belles études. Ils ont choisi un bon boulot qui ne vous casse pas le dos. Regarde le papa, il aurait pu gagner beaucoup d'argent, mais à se tordre l'échine sur les beaux chantiers, il a tout perdu, ses jambes, son salaire, ton estime.

— Ne dit pas ça maman, tu sais bien que c'est faux, tente pour la centième fois, sans conviction, ce fils qui se veut bienveillant malgré une lassitude sans fond.

— Oh je sais ce que je dis ! Ne me mens pas, je le vois dans tes yeux ! Même que je le vois dans leurs yeux. Je n'ai peut-être pas mon bac, mais je connais la vie et je comprends les gens moi !

Le monologue s'étire. Barney se glisse dans son costume d'homme invisible, ce costume si efficace sur son lieu de travail. Là-bas, personne ne décèle sa colère enfouie. Personne ne soupçonne ses changements d'humeur. Combien de temps avant qu'ils ne remarquent une bombe sur son torse ? Se souviendraient-ils qu'il est un des leurs ou découvrirait-ils, grâce à cet acte désespéré, son existence ? Il partage le café avec eux, dépanne les uns et les autres et s'efface au milieu des discussions légères qui accompagnent les croissants du matin. Il apporte sa fournée tous les mardis, malgré l'oubli systématique de Bob.

- Bob, y avait déjà des viennoiseries ! rigole Daphné.
— Ah mince, ce n'était pas mon tour ? C'était celui de qui ?
— Aucune idée. Ils étaient là en arrivant, comme tous les mardis !
— C'est l'esprit Néo !

La bande annonce qui vivifie les murs de l'*open space* confirme les dires du manager. Une ode aux PRICE, régulièrement mise à jour, retrace la *success story* de cette dynastie conquérante. Une révolution humanitaire mise à mal par bon nombre d'ennemis infiltrés jusque dans l'intimité du jeune PDG. Par chance, la courtisane mal intentionnée n'a pu éloigner ce héros des temps modernes de sa quête de paix et d'égalité. Rien n'entache la vaillance des cœurs purs.

- Quelle salope cette Joan ! peste Sarah.
— Une vraie mante religieuse ! précise Lucie.
— Parce que tu crois que c'est la tête de Jack qu'elle voulait bouffer... développe Bob.
— Ne sois pas vulgaire.

L'algomathématicien explose de rire.

- Je ne pensais pas à ça petite cochonne ! Je pensais à la tête de notre société ! Faudrait pas qu'elle ait été envoyée par les R pour nous détruire.

Elle détaille d'un coup d'œil ce qui l'entoure. Le *lanite* affiche les couleurs douces d'un ciel d'été pour encourager la relaxation et la créativité. Quelques planches de bois suspendues amènent la chaleur et la légèreté dans ce cocon de béatitude productive.

- Je te rejoins à 1000%. Ces gens sont dangereux, ils menacent ce que nous protégeons, nos vies, nos familles, notre avenir.
— Sale race.
— Ne soit pas si intolérante Lucie !

Petite rousse aux joues rondes, sa bonhomie tranche avec ses paroles incisives.

- Quoi, intolérante ? C'est à cause de mous du genou comme toi qu'ils prolifèrent ! Regarde jusqu'où ils gravissent les échelons. Ils se mêlent à nous impunément ! Ma main à couper qu'elle a tué Katy ORTEGA parce qu'elle l'avait démasquée.
— Ce n'est pas ce qui se dit. Paraîtrait que c'est un ex-amant.

— *Bullshit*⁵! T'as gobé ça toi ? Des mensonges pour nous rassurer. Je connais des gens qui savent chercher les informations, les vraies, celles qu'on nous cache.

Barney écoute pieusement. Le temps de formuler mentalement la meilleure intervention qu'ils sont déjà retournés vaquer à leurs occupations. Il a essayé de travailler des sujets redondants pour être prêt à rebondir le jour J. Les rares occasions qui se sont présentées furent pathétiques. Si personne ne lui dérobait sa réplique, le stress devenait si intense que ses cordes vocales tétanisées l'humiliaient. Une fois, Sarah a décelé sa volonté d'intervenir.

— Tu allais dire quelque chose... elle cherche son prénom, le regarde avec insistance pour qu'il l'énonce à haute voix.

Le salarié malhabile bredouille et scrute son t-shirt informe, aussi quelconque que sa silhouette. Le moment dure, la gêne s'installe, les regards pèsent sur sa figure rougie par la honte. Il y a de ces personnes qui embarrassent, qui, sans un mot, dégagent une aura différente, dérangeante, impossible à déchiffrer. Piégé par sa personnalité, Barney subit les chuchotements qui s'éloignent.

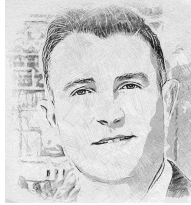
— Il me fait penser à une réplique d'un vieux film tu sais « *Avec son regard de cocker on ne sait jamais s'il veut une caresse ou un coup de pied* ».

— Barney, c'est Barney.

L'information s'évanouit dans la salle de pause désertée. Voilà ce qu'il s'est répété toute la journée et qui lui cause ses insomnies. L'opportunité d'interaction transformée en fiasco, en malaise grandissant, reflété sur le visage de son furtif auditoire. Des oreilles faussement attentives qui ont laissé place à leurs bouches moqueuses puis à l'oubli. Se souviendraient-ils de cet épisode s'il surgissait, au cœur de ce puits de lumière factice, prêt à tout faire péter ? Il n'en est pas certain. Mais lui, que préférerait-il ? A-t-il en lui la force d'exister ?

⁵ Terme d'argot américain, littéralement « merde de taureau », généralement traduit par « foutaises », « conneries ». (WIKIPEDIA)

Coupable désignée



Olivier dissèque des regrets cousus dans le rose pâle d'un fauteuil baroque. Katy a décoré leur cocon avec tant de goût. À l'heure où l'originalité est portée disparue, remplacée par des filtres de camouflage éphémères, ils possédaient un intérieur de caractère. Combien étaient-ils dans ce cas ? Orgueilleux, il regrettait l'époque d'Instagram et de Pinterest, qui auraient encensé sa dulcinée. Olivier l'imaginait star de son émission de rénovation, une mise en lumière que Katy aurait détestée.

L'homme devine le voile de sa silhouette lovée dans le fauteuil, les genoux contorsionnés entre les accoudoirs. Ses orteils recroquevillés dans des chaussettes épaisses, une tasse de thé entre les mains, son pouce triture son alliance dans un bruit crispant de porcelaine écaillée. Son visage est illuminé par la gratitude d'une vie heureuse. Katy possédait la sagesse de savoir apprécier les bonheurs simples de leur vie de famille. Un don qu'elle lui avait inculqué, à tel point qu'il avait baissé sa garde.

Olivier se lève pour caresser le fauteuil comme si elle y était encore. À côté de lui, sur l'âtre en bois de la cheminée, la boucle d'oreille sertie d'opale qu'elle pensait perdue et qu'elle traquait la veille de son départ. Il la revoit, tourner et retourner chaque pièce de la maison, monter et descendre les escaliers, accroupie sous le canapé, un doigt sur le menton, un œil vers le plafond. Elle disparaissait, revenait, se figeait dans une nouvelle pose d'actrice, les doigts pressés sur son lobe d'oreille, les paupières closes, noyée dans sa réflexion. Impassible face à la mine amusée de son mari. Il la contemple, muet, pour ne pas la laisser s'envoler. S'il avait

téléchargé l'application *Houstraking*⁶, sa B-WATCH aurait scanné la maison à la recherche de l'objet convoité.

Olivier imagine ce nouveau scénario. Il l'aperçoit se saisir ravie du bijou. Elle s'examine dans le miroir, tire la seconde boucle de la poche de son pyjama, ainsi qu'un bracelet assorti, le passe autour de son poignet, s'admire sans orgueil et se tourne vers lui.

— Comment tu me trouves mon amour ?

— Aussi magnifique qu'au premier jour.

— Je veux la vérité.

— Un rayon de soleil !

— Tu dis ça pour me culpabiliser.

— Exactement ! Reste avec nous.

— Ne me tente pas, tu sais que je n'ai aucune volonté !

— C'est pour ça que je tente ma chance ma beauté.

— Je lui dirais quoi à Joan ?

— Que ton mari est fou de toi et que tu ne peux pas l'abandonner.

Il aurait dû insister. Retrouver sa paire. Aujourd'hui, il se retrouve perdu dans le vide de ces longues heures, ressassant de vieux souvenirs qui n'ont de cesse de s'étioler. Avec le temps, il distingue de moins en moins la réalité de ses fantasmes, elle se transforme et s'efface. Que va-t-il lui rester d'elle ? Qui peut lui dire comment faire autrement, dans cette vie sans Katy ? Le manque est omniprésent. Il n'existe pas une poignée de porte qui ne lui rappelle pas sa femme. Pas une lame qui ne lui déchire pas les entrailles. Et pas un couteau ne s'accompagne de cette irrésistible besoin d'en finir. L'envie, plus prenante qu'à l'accoutumée, est interrompue par sa B-WATCH. Elle affiche la tête creusée du lieutenant en charge de l'enquête devant sa porte d'entrée, ses grosses lunettes inquisitrices masquant la moitié de son visage.

— Allez-y entrez. Ne restez pas là, tout le quartier vous observe.

— Vous n'êtes pas dans une résidence de *Dreamers* ?

— Si, bien sûr que si. Vous savez, le sang réveille même les instincts endormis. Une mère sublime et sans histoire assassinée la

⁶ Recherche d'objets connectés dans la maison grâce à la montre qui les géolocalise.

gorge tranchée, forcément ça titille la curiosité. Ajoutez des forces de police incapables de fournir un suspect crédible ou un mobile, vous tenez le scénario parfait. Ça s'est passé si près d'eux... Ils exultent d'être encore en vie et veulent comprendre pourquoi nous et pas eux. Déterrer nos secrets pour y entrevoir une réponse. Comme vous inspecteur. Mais je croyais le coupable exécuté ?

— J'espérais que vous me parleriez de votre famille. Nous devons comprendre comment une telle horreur a pu se produire, ment-il.

— Entrez.

La grille s'ouvre lentement. Amir, aperçoit le père de famille s'éloigner dans le couloir, il referme derrière lui et le suit sans indication. Olivier, sans que le représentant de la loi n'ait à poser de question, s'étale en paroles.

— Elle était joyeuse, généreuse, tendre, drôle. Joan MARX ne la méritait pas. Cette harpie m'a arraché ce que j'avais de plus cher.

— Mlle MARX ?

— Vous jouez mal l'étonnement.

L'homme le défi d'une rage difficile à masquer. Sans détendre ses nerfs, il enchaîne les formules de politesse.

— Je vous en prie, installez-vous, ne restez pas debout. Je vous sers quelque chose ?

Le lieutenant, rarement mal à l'aise dans ses relations sociales, est dérouté. La colère fait partie des étapes du deuil, mais la douleur ne peut à elle seule expliquer son attitude. Il hésite et s'assoit au creux d'un fauteuil douillet rose, ce qui semble contrarier le mari. Amir observe ses traits dans l'attente d'une réaction qui ne vient pas, il enchaîne.

— Rien, merci. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Votre enquête a été bâclée. Les PRICE et les MARX, intouchables, manipulent et règnent en maîtres.

— Je suis perdu. Que viennent faire les PRICE dans cette histoire ? L'officier se gratte la tête, inquiet de la santé mentale de son hôte.

— Vous le faites exprès M. COGAN ? À moins qu'ils n'aient su vous corrompre. Ça ne me surprendrait guère.

— Sur un autre ton M. ORTEGA. Je comprends votre rancœur, mais ne remettez pas en cause mon intégrité.

— Et vous, arrêtez de salir la mémoire de ma femme.

— Vous doutez de cet ex-amant ?

— Vous ne connaissiez pas Katy, elle avait tiré un trait sur son ancienne vie.

— Alors vous étiez au courant ? Amir tapote sur sa B-WATCH les informations recueillies.

— Evidemment que j'étais au courant. Elle me parlait de tout, même du terrible ennui qui la rongait. Elle luttait contre ses démons et rien n'aurait pu la faire céder.

— Vous en êtes convaincu ? Même à la lumière de ces nouveaux éléments ? Qu'est-ce qui vous rend aussi catégorique ? On ne connaît jamais vraiment les gens.

— Vous peut-être, mais la B-WATCH a permis de développer des liens qui surpassent l'amour. Nous ne faisons qu'un. Nous vivions de la fusion de nos esprits, ressentant tout ce que ressentait l'autre. C'est pour ça qu'elle s'est connectée, c'est pour ça qu'elle est morte.

— Dans votre témoignage, vous expliquez que c'est la raison du changement de chambre. Vous a-t-elle parlé de quelque chose de suspect dans cette nouvelle chambre ?

— Non. C'est dur de l'admettre, mais elle n'avait pas été aussi heureuse depuis bien longtemps.

— Voyez-vous un autre élément qui aurait son importance ?

— Que voulez-vous savoir inspecteur ? Que quand elle est morte je l'ai sentie partir ? Qu'elle n'a jamais eu aussi peur de toute sa vie ? Qu'elle ne s'est jamais sentie aussi seule ? Que ses dernières pensées étaient pour ses enfants ? Que j'ai cru qu'elle faisait un simple cauchemar. Que je me suis rendormi ? Parce que c'est le cas. Pendant que ma femme se vidait de son sang, je dormais.

Que répondre ? Aucun mot ne réconforte.

— Vous n'auriez rien pu faire pour la sauver.

— J'aurais pu l'accompagner, la rassurer, lui rappeler à quel point nous l'aimions.

— Elle le savait.

— Joan le savait aussi. Comment a-t-elle osé lui faire prendre de tels risques ? explose Olivier. Katy ne connaissait pas son

agresseur. J'ai ressenti une profonde incompréhension. Elle n'est qu'un dommage collatéral. Joan MARX s'est mise en danger et ma femme n'était qu'un avertissement.

L'enquêteur ne veut pas dénigrer la logique et la conviction dont fait preuve le mari.

— Admettons que le coupable jeté en pâture à nos services de police ne soit qu'un leurre. Savez-vous à qui profite cette diversion ?

— À la créature.

— La créature ?

Dire qu'il était prêt à donner du crédit à cet homme que la démence a rattrapé.

— Vous ignorez où vous mettez les pieds. Comme Joan, vous ne soupçonnez pas l'ampleur de ce qui se cache derrière cette affaire. Et comme Joan, vous tomberez dans la gueule du loup.

— La créature est un loup ?

Le gradé s'impatiente, se redresse mais s'arrête dans son élan.

— Vous pensez que personne n'est au-dessus des lois ?

— C'est l'essence même de mon travail, rétorque Amir en ravalant des tonalités d'agacement.

— Dans ce cas, que dire des PRICE et des Réfractaires ? Ils agissent dans l'ombre de nos vies trop lumineuses. Nous adulons l'un et considérons l'autre comme un simple nuisible, ignorant la menace qu'ils représentent.

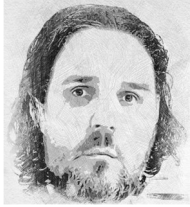
— Quelle menace M. ORTEGA ? Vous ne pouvez pas lancer de telles allégations envers la terre entière sans un début de preuve.

— Faites ce que vous avez à faire. Faites ce qu'ils vous demandent. Enfermez les innocents et fermez les yeux sur les mains tuméfiées de ces cols blancs. Si vous vouliez savoir, vous sauriez. Pour preuve, un simple *paramètreur* aveuglé par le chagrin a conservé assez de clairvoyance pour débusquer leur jeu.

— Vous êtes accompagné M. ORTEGA ? Vous consultez un thérapeute ? Je pense sincèrement que vous avez besoin d'aide. L'épreuve que vous traversez paraît insurmontable, mais vous lancer dans une chasse aux sorcières ne vous aidera pas.

— Vous n’écoutez pas lieutenant. Je vous aurai prévenu. Katy n’est que la première victime innocente d’une longue liste. Et Joan n’y sera pas étrangère. Elle se terre et je lui conseille vivement de prier pour que les forces armées internationales la débusquent avant moi. Car je le jure devant Dieu, je rejoindrai bientôt Katy, et Joan sera près de moi.

L'assaut



Fidèle à sa routine matinale, Barney grimpe sans entrain dans la *S-Car* familiale. Loin d'être le dernier modèle, son design épuré anthracite suffit à porter l'orgueil de son père. Il faut être clair, Barney et les siens appartiennent à un milieu modeste. Leur activité de modérateurs, exercée par des millions de *Dreamers*, fait d'eux une ressource interchangeable faiblement rémunérée. Ce qui n'a jamais empêché ses parents d'offrir à leurs quatre marmots les plaisirs communs de la vie : un beau logement avec toit terrasse, deux voitures, quelques activités récréatives et des vacances deux fois par an. Mais pour une fois dans sa vie, Graham a vu les choses en grand. Il ne s'est refusé aucune fonctionnalité même si, un mois plus tard, la belle *S-Car* suréquipée était déjà démodée. Le constat aurait pu décevoir le chef de famille mais sa vanité résidait ailleurs. Le bolide, qu'il cajole comme son dernier enfant, lui a permis d'atteindre les hautes sphères le temps d'une journée. Une émotion qu'il ressasse dès que son vieux jean délavé frôle le cuir raffiné des sièges et que ses doigts râpeux caressent le tableau de bord numérique. Paradoxalement, la semaine, la voiture ne sert pas. Regarder ce que les B-WATCHS diffusent et dénoncer les contenus illicites s'exerce à domicile. Toutefois, une année de négociations aura été nécessaire avant que le paternel ne cède et ne confie à Barney son « Précieux ». Depuis, c'est sous le regard bienveillant, mais inquiet, que le benjamin ouvre la portière, clipse sa ceinture et envoie un signe de la main rassurant vers le porche. Sans se retourner, il enclenche la destination en synchronisant sa montre, la portière se ferme et les deux rejetons s'éloignent dans les airs. Il le sait, son père restera à la fenêtre tant qu'il distinguera le point sombre de sa *S-Car* dans le ciel dégagé de la ville. Aucun mot. Graham SAUNDERS n'est pas loquace, contrairement à son

épouse, sûrement le secret de leur couple. Toutefois, malgré l'économie des sentiments, Barney sait qu'il existe un lien spécial entre eux. Il aime ces échanges furtifs qui le portent vers le gouffre impersonnel de ses laborieuses journées.

Là-bas, Barney n'est autre que l'ennui au milieu d'une mélodie entraînant. Comme dans ces anciennes publicités pour les chocolats de Noël où tous débordent de générosité. Il imagine les salariés maquillés de sourires immaculés se mettant à danser dans le hall pour illustrer leur bonheur. Le concierge en uniforme bondirait sur le bureau d'accueil tandis que le vigile glisserait son arme dans le dos pour libérer ses mains et zigzaguerait dans la foule en moonwalk. Sa main tendue les inviterait à danser. Timidement certains se balanceraient, puis, animés par l'ambiance claqueraient des doigts pour terminer dans une chorégraphie millimétrée. Pour le final, tous entonneraient en chœur : « Néo, Néo, le bonheur chez Néo, Néo, pas de soucis chez Néo, Néo, tout le monde est heureux, c'est NéeéééééééééOOOOOOOO ! » Puis le retour au calme. Chacun, la tête déjà perdue dans sa tâche, emprunterait, tel un somnambule, l'un des milliers de couloirs de navigation pour le mener à son alvéole de travail et renflouer son compteur de *syns*.

L'Ancre de Néo est une véritable ruche. Sa structure, en forme de fleur de lys, a été rebaptisée « Ancre » en référence à sa force et à son insubmersibilité. Elle est composée de trois structures. Quatre en réalité. Mais sa base, enterrée à des centaines de mètres sous terre est secrète et renferme toute la technologie servant à produire, développer et stoker l'énergie. Quant à la partie émergée, l'immense cylindre central, il mesure plus de 900 mètres et ses parois de *lanite* reflètent dans des arcs de lumières féériques les rayons du soleil et le bleu du ciel. Sa splendeur est sublimée de rampes argentées qui communiquent avec d'imposantes coupoles d'acier qui se dressent de chaque côté du bâtiment tels les pétales protecteurs de cette œuvre architecturale. Ces ovales suspendus servent à garer les *S-cars* des 40 000 employés.

La tour, elle, renferme des milliers de pièces hexagonales entourées de *lanite* qui emprisonnent des travailleurs en permanence connectés aux parois. Ils peuvent ainsi faire apparaître les données, les partager, afficher leur espace de travail et le

démultiplier entre les équipes sans avoir à se déplacer, dans une circulation illimitée de l'information. Ce qui n'empêche pas pour autant, chaque étage d'être doté de couloirs de circulation internes prévus pour se propulser en quelques secondes vers un autre niveau. Des centaines de tunnels fantômes rarement utilisés autrement que pour s'échapper de l'Ancre.

Car là-bas, pas de partage, pas d'échange, une omerta assumée sur la vie de chacun, ce qui se passe à l'extérieur, reste à l'extérieur. Tels des robots, une fois harnachés à leur poste de travail, ils produisent en silence. Un silence assommant, lourd comme un ciel d'hiver trop bas, chargé de nuages noirs. Un silence qui balaie la bonne humeur tel ce vent du nord capable de fracasser les vagues sur les rochers. Un vent annonciateur de tempêtes qui engloutissent les navires perdus au milieu du mouvement. Voilà comment se sent Barney ce matin, et tous les matins, écrasé par la solitude. Mais il ne saurait le dire, ce matin plus qu'un autre, il perçoit un frisson entre ses vertèbres. Son être refroidi assombrit un peu plus son esprit. Vivement que cette journée se termine.

A son bureau, elles savent et elles l'accusent. Toutes ses figurines, méthodiquement installées sur son poste de travail pour combler le vide ne lui offrent aucun cadeau. Ces fétiches, vestiges d'une enfance cent fois rêvée, sont alignés comme les jurés dans un tribunal. De gauche à droite s'étalent : Mario, Pac-Man, Harry Potter. Et sur la rangée du dessous trônent, de droite à gauche : Batman, Monkey D. Luffy, Le Joker et Hulk. Tous sourient narquoisement à cet imposteur qui brasse de l'air. Les missions de sécurité se font de plus en plus rares. Barney, craignant pour son poste, brode. Il contrôle et recontrôle, paramètre et « déparamètre » les pare-feux qui protègent le bâtiment et les montres des dizaines de milliers d'employés. Il le fait depuis toujours, c'est à peine s'il a besoin de réfléchir. Fatalement, sa production de *syns* n'en n'est que plus déplorable. L'idée de créer une faille le démange. Pour l'instant il résiste en jouant au Démineur, au Solitaire ou à Candy Crush. Ces jeux silencieux oubliés sollicitent les mêmes zones de réflexion et donc génèrent assez d'énergie pour donner le change.

Mais pour combien de temps ? Des semaines, quelques mois, une année ? Mourra-t-il d'ennui avant ? Caché derrière sa longue mèche de cheveux ternes, il observe le calme de cette journée de plus en enfer. Le soleil brille à l'extérieur, pour autant, ses rayons n'approchent jamais son bureau. Rien ni personne n'approche jamais son bureau.

Barney rumine de ne pouvoir partager l'insouciance de ses collègues quand, à 9h24, samedi 18 décembre 2055, une explosion déchire l'air frais au 29 Downing Street, New York, Etats-Unis.

Les passants, formés aux attaques terroristes, se précipitent en rampant à l'écart de ces sons menaçants. Nul ne se regarde, nul ne s'entraide : dans le doute, vous devez fuir. Un ballet de *S-Cars* s'éloigne de la gigantesque tour Néo. L'information se répand comme une trainée de poudre. Le siège de la multinationale est assailli par des bataillons armés. Simultanément, les trois plateformes souterraines de stockage de données sont attaquées. Le manège des chaînes d'info remplace celui des fugitifs, et les passants sont interrogés sur l'origine de cette torpeur. Devant les vitres explosées de l'entrée du bâtiment, stationnent une trentaine de cars militaires désertés. L'incompréhension est totale. La déception pointe sur le visage des reporters jusqu'à ce qu'une fenêtre de *lanite* vole en éclat, traversée par un agent de sécurité. Le corps ensanglanté redynamise la foule qui accourt vers l'homme. Aucun premier secours ne lui est prodigué, en revanche, le cadrage de son départ vers l'au-delà est « oscarisable ». Une capture d'images commentée et scénarisée à travers le monde par les vautours médiatiques. Des années que l'univers du sensationnel déplorait l'absence d'événement retentissant. Pour certains, ce sera le premier de leur carrière, à l'affut, ils en dévoreront chaque miette.

Au second étage, le *lanite* tremblant sort Barney de ses rêveries. Il est au bureau, il n'est plus perdu dans les limbes de son

fantasme kamikaze et pourtant, ça y ressemble. Un bruit impénétrable retentit. Il prie pour ne pas en savoir plus. Il prie pour que ce ne soit que son imagination. Les sirènes d'évacuation lui apportent la réponse, il doit fuir.

S'en suivent des hurlements apeurés qui s'éloignent hors de l'enfer qui s'installe dans ces locaux professionnels. Il a lu tous les récits, il a regardé des centaines d'heures durant les reconstitutions, le voilà au cœur de Charlie Hebdo. C'est à son tour de briller ou de s'éteindre à jamais.

Son instinct prend le relais. Autour de lui, la rationalité s'est échappée. Personne n'est préparé à vivre une telle expérience. Les couloirs de navigation sont pris d'assaut. Ses collègues courent, d'autres pleurent, certains se cachent et d'autres prient. Barney, lui, écrase ses gros doigts sur la vitre du gigantesque building. Son front gras se colle au *lanite* et ses yeux ronds tentent d'apercevoir l'origine du chaos. Il aperçoit une horde de silhouettes cagoulées lourdement armées. Par dizaines, elles s'engouffrent dans le hall dont la façade a été réduite en poussière. La guerre pénètre dans les locaux paisibles de Néo. Il devine le brouhaha déterminé des instructions de déploiement et conclut qu'il s'agit de professionnels surentraînés. L'illumination des locaux le lui confirme. Ces salopards ont piraté le système et rendu transparentes toutes les façades. L'immeuble et sa centaine d'étages sont condamnés. Trop tard pour espérer sortir. Les combattants vont fourmiller par chaque couloir et piéger ses occupants, n'offrant comme seule issue que la mort. Les lourds sabots du premier commando qui se précipite dans les escaliers résonnent jusqu'à lui. La menace du convoi se rapproche telle un tsunami prêt à tout ravager. Inutile espérer sortir la tête de l'eau, face aux vagues de kalachnikov, seuls les débris de chair resteront à la surface. Une artillerie retirée de la circulation depuis la détonante illégalité du port d'armes. La coïncidence le frappe, Barney regardait la veille un reportage passionnant qui vantait l'efficacité des tasers indirects. Un avertissement du destin ? L'armement mondial avait été réquisitionné et transformé pour équiper les forces de l'ordre. Un bijou technologique actionné par la montre pour agir directement sur le système nerveux de la cible. Si l'individu ne porte pas de B-WATCH, alors, ce n'en sera que

plus douloureux puisque son faisceau électromagnétique est capable d'immobiliser un troupeau de lions sans bavure. « *Sans bavure* ». Barney se répète, résigné, ces mots. Car pour eux, ce sera tellement différent. Ce sera tout sauf propre. Barney a vu le Bataclan, le 11 septembre et les attentats de Madrid. Il a assisté en hologramme immergé à ces bains de sang, ils sont aux portes de l'horreur.

— Par ici ! crie-t-il aux quelques employés de bureau encore présents. Il essaie de contenir la peur qui a envahi chaque cellule de son cœur. Il la combat pour garder les idées claires. Son corps, boudiné dans un vieux t-shirt des Rolling Stone, pivote sur lui-même pour mieux évaluer leur piège à rat. Il fond sur deux employés encore absorbés dans leur boulot, oreillettes de concentration vissées dans les tympans.

— Magnez-vous *ducon* ! Ce n'est pas un exercice ! aboie-t-il.

Le doute se fait sentir.

— C'est moi... Barney... département sécurité... matricule 6908854.

Le soulagement palpable se transforme en attroupement autour de lui. Barney déclenche, sous les yeux interrogateurs de ses nouveaux protégés, l'ouverture d'une porte indécélable mais surtout opaque. Il ne s'encombre pas d'explications sur la nature de son job, la sécurité des locaux. Il ne se vante pas non plus de connaître par cœur le labyrinthe caché derrière ces murs.

— Faut faire vite. On sait pas c'est qui ! On sait pas c'est quoi qu'ils veulent. Mais moi, je sais que j'veux pas savoir.

Le chaos résonne de plus en plus fort. Les barrières automatiques de sécurité du premier étage ont dû céder. Sous leurs pieds, ils entendent les envahisseurs renverser les lieux. Dans quelques secondes ce sera leur tour. Barney, aurait pu rester invisible. En empruntant seul l'issue de secours il avait plus de chance de se glisser dans les méandres du bâtiment pour sortir sur le côté. Là où il n'y a aucune porte, aucun accès extérieur, lui assurant de ne rencontrer aucun ravisseur. Il se voit rejoindre la *S-Car* paternelle pour rentrer chez sa mère. Rentrer chez sa mère. Entendre ses jérémiades. Plutôt crever. Et c'est ce qui l'attend. Il va enfin partager des instants avec ses collègues. Le visage tordu

d'espérance de ses compagnons d'infortune le transporte. Contrairement à tous ces profanes, affaiblis par la musique entêtante des regrets, Barney garde la tête froide. Il ne regrette pas que le réveil ait sonné ce matin. Il ne prépare pas de message d'adieu pour ses enfants. Il ne revisite pas sa *bucket list*⁷. Il n'a jamais eu les idées aussi claires.

Des coups de feu retentissent, accompagnés d'éclats de verre. Un morceau se loge dans la gorge d'un quinquagénaire caché près de l'entrée, surpris dans sa fuite. Le malheureux ne comprend pas ce qui lui arrive lorsqu'il s'écroule devant l'ascenseur et bloque la progression des terroristes. Une seconde précieuse pour l'équipe de Barney.

L'incompréhension initiale laisse place à la terreur, leur statut d'otages n'est plus à confirmer. Leur vie est entre les mains de l'inconnu qui referme la porte derrière eux. Il laisse passer quelques secondes, histoire de reprendre ses esprits, puis une curiosité malsaine l'envahit. Barney entrebâille leur bouclier et laisse pénétrer le bourdonnement des âmes piégées. Même si le samedi peu de monde travail, encore trop d'entre eux se ruent vers les portes, les placards, les toilettes, les pupitres. Des danseurs improvisés qui rampent, se recroquevillent, espérant disparaître dans leur immobilité, n'osant regarder autour, n'osant réaliser à quel point ils sont exposés.

Son regard croise celui d'un jeune homme. Les mots sont inutiles. Le condamné a compris que certains ont des tanières plus sûres que d'autres. En choisissant la sienne, aussi bancale soit-elle, il s'est piégé. S'il en sort, il sera abattu en plein vol. La porte se referme sur sa détresse. La solitude a changé de camp.

Dans le nouveau camp de Barney, ils ne voient rien. Ils ne voient rien, mais ils entendent le soulèvement impatient des assaillants. Leur but est clair, ils y laisseront leurs vies. C'est déroutant de percevoir tout ça dans la voix d'un étranger.

⁷ *Liste des envies, souvent des choses à faire absolument avant de mourir.*

— Où est Jack ?

— Dans son bureau, sanglote une salariée au timbre juvénile.

La honte ravage le petit groupe planqué dans l'obscurité de leur impuissance. Ça aurait pu être eux. Ils se détestent tout autant que cette pensée qui les traverse les reconforte. À cet instant, ils scellent leur union dans le choix de figer la porte de leur passivité.

— Je vous en prie, par pitié, ne me tuez pas, implore-t-elle. J'ai été embauchée il y a une semaine. Je ne connais pas les lieux. Il faut des habilitations pour accéder au directoire. Je ne veux pas mourir. Elle s'étrangle dans des gémissements qui déchirent le cœur de Barney. Les habilitations, lui, les a. Que feront-ils à la nouvelle si elle ne leur donne pas ce qu'ils sont venus chercher ? Comment réfléchir dans cette confusion ? Comment réfléchir en sachant que, les choix qu'il fera lors des prochaines minutes, seront aussi décisifs qu'irréversibles ? Des choix, à l'aveugle, qui définiront l'avenir de chaque être se tenant derrière et devant cette porte. Il voudrait la sauver, mais, pour un matheux comme lui, dix personnes valent mieux qu'une. En est-il de même pour son boss ? C'est lui qu'ils sont venus chercher. En tant qu'agent de sécurité, il a été confronté à de multiples simulations de braquage lors de ses formations. Une seule règle, remettre aux ravisseurs ce qu'ils exigent : stock d'énergie cérébrale, brevets et autres dossiers hautement confidentiels. Mais qu'en est-il des êtres humains ?

Il n'a pas la réponse. Bien qu'apeuré et désorienté, il ne perd pas de vue que l'absence de choix reste un choix. Les idées embrouillées, incapable de trancher au milieu de cette débâcle, Barney les entend vociférer « *Allez ! On bouge ! On bouge !* ». Ils ont l'intention d'agir vite et voleront le maximum de vies. Une fusillade couvre leurs voix et leurs arrières. Un peloton innocent s'écroule à jamais sur le *lanite* froid, seul, loin de ceux qu'ils aiment. Les néons cassés crépitent. Leur lumière instable s'éteint sur les cris et se rallume sur des cadavres.

Dans le couloir providence, les bruits de projectiles et les râles sont autant de ponctuation qui imprègnent leur impact dans les mémoires. Trop éprouvée, l'une d'entre eux s'évanouit. Lynda du département programmation entre en transe. Elle se bouche les oreilles et supplie dans un murmure grandissant.

— Je veux pas. Je veux pas. Je suis sûre que la prochaine c'est moi. Je veux pas. Je veux rentrer chez moi. J'ai jamais fait de mal à

personne moi. Je ne suis personne. Personne ne m'a jamais regardée. Je veux pas.

— Ta gueule !

La voix trop aigüe de Hank trahit sa nervosité. Sourde aux inquiétudes de ses camarades, la programmeuse cellulaire « maniaco-frigide » se laisse submerger.

— Je veux rentrer chez moi. Je veux voir mes chats. Je veux voir mon père, il est seul, il est vieux. Il a besoin de moi. Je veux manger du pain, je veux boire de l'eau. Je veux pas que ma vie s'arrête. Je veux pas que mon père me voit dans un cercueil. Je veux qu'on m'offre des fleurs, pas qu'on les dépose sur ma tombe. Je veux pas avoir mal. J'ai pas la force. Je suis faible. J'ai toujours été faible. J'y arriverai pas. Je veux sortir. Moi, il ne me tuera pas.

— On va tous y arriver, mais ensemble et en silence, essaie de la calmer Elsa.

Simple exécutante, habituellement sous les ordres stricts de l'intransigeante N+2, l'employée brise les codes hiérarchiques et lui caresse les cheveux.

— Ecoutez, ils s'éloignent. J'ai l'impression qu'ils courent en direction du noyau. Ils ont dû trouver Jack.

Hystérique, Lynda se redresse, prête à déguerpir. Une main, délicatement posée sur son épaule, la retient avec fermeté.

— Restons cachés le plus longtemps possible. Le monde entier est rivé sur cet attentat. Les secours seront bientôt là. Ces monstres n'ont aucun moyen de nous trouver.

— Il a raison, déplore larmoyant le responsable des campagnes de diffusion sociale⁸, nous devons rester ici. Nous avons eu l'occasion d'agir, ses yeux restent mi-clos. Nous avons préféré sauver notre peau. Nous étions unanimes, ce n'est plus le moment de jouer les héros.

— Et moi ? Je fais pareil ? rétorque Barney. J'aurais pu me cacher sans vous. Moi j'dis qu'il faut les prévenir.

— Et si nous envoyions un message à Jack PRICE ? bégaie timidement un bonhomme discret, dont le visage enfantin est parsemé d'une chevelure grisonnante.

— Et *beh* j'te regarde mon vieux. Ces tunnels, c'est du solide ! Y a pas mieux en matière de sécurité ! Y a pas une onde qui sort.

⁸ Programme international d'information publique relatif à la vie politique, culturelle et sociétale.

Restez cachés ici bande de mauviettes ! Au fond du couloir y a la sortie.

Barney n'a pas le temps de terminer sa phrase, qu'un sexagénaire se précipite bruyamment vers son exil sous le regard ahuri de ses congénères. Barney poursuit.

— Moi j'vais sauver des vies.

A cet instant, des bruits de pas se rapprochent dangereusement. Une gâchette s'enclenche. L'un d'eux les auraient-ils entendus ? Si la porte ne peut-être actionnée qu'avec une B-WATCH programmée, rien n'empêche de la canarder pour faire tomber le rideau. Son cœur s'emballe, il se concentre sur ses battements et sa respiration qui se font écho pour le trahir. Barney reste persuadé que, plus les pas se rapprochent, plus ils se font entendre, comme un radar venu trahir sa position. Sans le *lanite*, il frôlerait l'extrémiste. Il se tient là, juste derrière, à moins d'un pas. L'attente est insoutenable. Tous sont conscients qu'il est trop tôt pour espérer une intervention militaire. Leur sort dépendra de l'homme, de la femme ou de l'enfant derrière la vitre. S'il les trouve, il sera inutile de courir. L'artillerie lourde emportera avec elle une dizaine de vies plus ou moins prometteuses.

La plus jeune du groupe glisse sa main dans celle de Barney. Il rougit. Le désespoir nous raccroche à ce que l'on trouve. La chaleur de sa peau ravive sa rage. Il ne la laissera pas mourir. Aucun d'entre eux. Il serre, déterminé, les petits doigts bruns de l'étudiante pour lui signifier sa résolution. Il lui semble qu'elle sourit furtivement. S'ils entrent, Barney se jettera sur eux pour faire diversion. Ce courage naissant, dont il ne soupçonnait pas l'existence, lui donne des ailes. Au point que les bottines qui s'éloignent, le vident.

Et, à mesure que leur course s'éloigne, l'air resurgit dans leurs poumons. Râpeux, douloureux, porteur de larmes inaudibles, il est aussi brûlant qu'un filet de lave incandescente. Sous son feu, leurs jambes faiblissent, peinent à porter ces êtres qui n'en reviennent pas d'être debout. Ce sont leurs muscles, raidis par la peur, qui leur rappellent qu'ils sont en vie. Une douleur lancinante, mais douce, qui absorbe le peu de lucidité qui leur restait. Jusqu'à ce que la rage ne prenne le dessus. Elle est nourrie par l'impuissance, l'injustice et la soumission responsables de cette lâche apathie qui a tué leurs

collègues. Autant de moteurs qui poussent la petite bande vers la sortie dans une précipitation imprudente.

Barney, dépité, se tourne, l'œil interrogateur, vers les deux femmes qui se tiennent encore à ses côtés. Elles lui sourient, elles sont loyales. D'un simple regard, ils échangent plus qu'il n'a jamais partagé avec quiconque dans ces locaux, ni même en famille. La puissance de la situation exacerbe leur humanité. Encouragé par le souffle de ses deux alliées, Barney déverrouille leur échappatoire d'une lenteur qui trahit son manque d'entrain face à un devoir bien au-dessus de ses facultés. Le spectacle lui tord les boyaux. Les pupilles implorantes croisées avant de fermer la porte ont toutes disparu. Allongés dans l'ultime position de leur existence, leurs visages sont déformés par la douleur. Les trois survivants se rendent hermétiques au massacre, forcés d'enjamber leurs cadavres. Feutrés dans leur frayeur, ils se dirigent vers le couloir de navigation le plus proche afin de rejoindre le bar à rêve⁹.

A leur plus grand soulagement, l'endroit, déjà balisé par les activistes, est à l'écart du tumulte. Leurs B-WATCHS se relancent. Le temps presse. Ils doivent alerter Jack PRICE. La connexion ne se fait pas. Alors qu'une des filles fait le guet, à l'affût du moindre battement d'aile, l'autre le toise, lourde d'attentes accusatrices. La B-WATCH de Barney ne fonctionne plus. Il fait signe à sa complice d'essayer, quand soudain, l'horreur redémarre. Les coups de feu, les explosifs, les hurlements et les mitraillettes les projettent au sol. S'en suit l'odeur de poudre, de poussière puis de sang. La somme de toutes les peurs s'abat juste au-dessus de leur tête, décimant de nouvelles vies aussi banales que les leurs. C'est la timide secrétaire du cinquante-huitième, le bout en train du cinquante-trois, le responsable trop orgueilleux du soixante-deuxième. Tout autant de connaissances qui ne peuvent échapper aux bourreaux venus faucher leurs espoirs. Elsa, Gil et Barney n'osent plus bouger. Dans ce cocktail de barbarie, où le rugissement des armes déchiquète membres, chairs et mobilier sans distinction, leurs cerveaux débranchent.

⁹ Salle de pause pour les salariés dans laquelle ils profitent des applications de Néo gratuitement. Elle est située au milieu du bâtiment au 52^{ème} étage, non loin de la bibliothèque.

Les plaintes ont perdu toute empreinte humaine dans une tonalité impossible à retranscrire. Un concerto traumatique qui s'achève dans le bruit las des corps qui butent sans ménagement sur le parquet, vidés de leurs âmes, retenus par une tête, un poignet, ou toute autre partie démantibulée qui viendra se casser sous le poids de la mort.

Au fil des exécutions, l'odeur du sang se propage hors de la tragédie. Elle se répand jusqu'aux survivants tel un avertissement, « *La fossoyeuse se trouve derrière l'effluve, prête à les cueillir* ». Des émanations qui ancreront pour l'éternité ces souvenirs plus profondément qu'aucune B-WATCH ne saurait le faire.

« *LIBRE HASTA LA MUERTE* »

La phrase cisaille le silence de plomb qui venait de s'abattre sur le bâtiment. L'hymne empli d'espoir résonne dans leurs oreilles ravagées par le bruit. Le poids de ces mots confirme la brutalité de la situation. Ont-ils fini de tout détruire ? Est-ce trop tard ? D'un signe, Barney ordonne aux jeunes filles de déguerpir. Il y a eu assez de morts, il n'a plus besoin d'elles. Les jeunes femmes profitent du désordre pour s'élancer vers l'issue restée ouverte, un dernier regard à l'attention de l'homme qui leur a sauvé la vie.

Barney, pétrifié par cette nouvelle solitude, rejoint la scène de guerre. Il n'a entendu personne quitter les lieux. Son acte n'a rien de chevaleresque, il est suicidaire. Malgré tout, s'il existe une chance que leur PDG soit encore en vie, il se doit de tout tenter. Les locaux sont à feu et à sang. La poudre, se mêle aux cendres. Barney reste immobile face au spectacle, il a cessé de respirer. Des dizaines de corps mutilés jonchent les allées de la mort dans d'épaisses mares de sang. Les éclaboussures qui dégoulinent du plafond sont la seule matière encore en mouvement, témoin muet de cet inintelligible spectacle.

Il doit avancer mais la putréfaction qui encercle ses narines stimule une violente nausée. Barney réprime cette envie viscérale et s'astreint à observer ces torsos qui ne se soulèveront plus, entassés, sans vécu ni avenir, la terreur en masque mortuaire. Dans la confusion, il ne reconnaît personne. Malgré le soulagement de ne pas y trouver son patron, jaillit de ses entrailles malmenées un épais fluide gastrique qui se mêle à la mare rougeâtre dans laquelle

baignent ses pieds. Honteux, il se détourne. Au fond du couloir, déboule une jeune fille armée jusqu'au dent. La mort, cachée dans son dos, lui chatouille la colonne vertébrale et le fait frissonner. Il savait qu'il y passerait tôt ou tard. Les secondes s'étirent et le tuent à petit feu. Après tout ce qu'il a vu, il préfère partir. Il est prêt. Ses bras se relâchent et ses paupières se ferment sur le visage angélique de l'assaillante. Des bruits de pas agités remplacent ceux du sifflement des balles qui auraient dû le condamner.

L'ange de la mort, aux cheveux violets, est plaqué au sol par la brigade d'intervention puis embarqué sans ménagement. Barney lève les bras sans entrain. Aucun son ne sort. Il ne saurait par où commencer. Le rescapé se laisse fouiller et palper par ces militaires indécents qui l'escortent à l'extérieur. Matraqué par l'aveuglante lumière bleue, Barney perd connaissance.

